

## Les arrière-petits-enfants des rabbins

Pendant des centaines d'années, les Juifs se sont préservés en tant que groupe ethnico-religieux grâce une forme extrême d'autoségrégation.

Ouzzi Ornan<sup>1</sup>, *Maariv*, 30 janvier 1974

\* \*

Je me souviens avoir été plutôt surprise lorsque j'appris de ma grand-tante Milla que son père, mon arrière-grand-père Yathom était rabbin. Aujourd'hui, je ne serais pas du tout étonnée de découvrir dans l'arbre généalogique de mes contemporains juifs au moins un ancêtre rabbin quelques dizaines d'années plus tôt.

*Saba Shmouel* est décédé bien avant que je fusse capable de m'entretenir avec lui. Aussi, je ne saurai jamais le véritable motif qui l'a conduit à quitter la cour rabbinique (une bien petite cour, je suppose) que son père dirigeait. En revanche, j'ai beaucoup entendu parler de son beau-père Nachoum, le père de *Savta Chaya* qui devint un juif laïc à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mon arrière-grand-père Nachoum grandit au sein d'une famille juive dans un village ukrainien. Il avait développé une grande passion pour la musique et s'était procuré tant bien que mal un petit violon. Pour exercer son art, il s'enfuyait du *cheder* (classe d'étude) pour se réfugier dans les champs. Là-bas, il jouait en cachette ses airs favoris, dissimulé par les hauts épis de blé.

Quand son "*froum*" de père découvrit le pot aux roses, il exerça son pieux devoir en infligeant à son fils la violence nécessaire. « *Il nous racontait que battu presque à mort plusieurs fois, il ne se détourna jamais de son violon.* », disait *Savta Chaya* pour m'encourager quand j'étais enfant. Il fallait m'inspirer un violent amour du violon qui, devenu patrimoine familial, virait à l'obsession. En effet, enrôler les enfants dans les traditions de famille ne s'évanouit pas avec le passage à la laïcité.

1. En 1999, le professeur Ouzzi Ornan, linguiste réputé, a publié *Les griffes d'Asmodée - huit chapitres sur la laïcité (The claws of Asmodai)*, éd. Einam (en hébreu). Ornan, né en 1927 à Jérusalem, se bat toujours pour les Droits de l'homme dans l'Israël d'aujourd'hui.

Aussi, ai-je dû m'atteler à l'apprentissage exigeant de cet instrument pendant de nombreuses années avant de me sentir assez forte pour m'y opposer. J'avais treize ans. Mon arrière-grand-père Nachoum, au même âge, avait vu son cher violon réduit en miettes par son père. Il s'enfuit aussitôt de la maison familiale au village et ne revint plus jamais.

Son escapade le conduisit à Odessa, la métropole régionale. Là-bas, il vécut dans la rue, dénichant d'étranges petits emplois comme le faisaient les jeunes garçons rebelles qui avaient abandonné leurs communautés traditionnelles, si tristement défavorisées.

La ville d'Odessa, très animée au début du XX<sup>e</sup> siècle, était un refuge pour les Juifs modernes. La communauté juive florissante dans les affaires appartenait, du moins pour une partie, au monde juif interlope de la ville. Lorsque je visitai Odessa en 1988, je fus surprise de constater que les autorités communistes avaient préservé la mémoire des cercles juifs locaux engagés dans le crime. Ainsi, le musée municipal consacre une section entière aux nouvelles d'Isaac Babel immortalisant les faits des petits délinquants comme des grands bandits juifs. Tous venaient de familles extrêmement religieuses. Ils nourrissaient cette même loyauté sentimentale envers les traditions juives qu'afficheront quelques années plus tard certains gros caïds juifs new-yorkais.



Nachoum Chestno, 1912

Apparemment, mon arrière-grand-père Nachoum fut un citoyen respectueux de la loi. Je ne sais quand il adopta ou reçut le nom de famille Chestno (« honnête, franc » en russe) que *Savta Chaya* (*Chestnaya*) conserva toute sa vie. Nachoum réalisa vite qu'il était déjà trop tard pour devenir un musicien professionnel. Il se maria à une jeune femme juive de même sensibilité et se contenta d'une petite affaire familiale. Lui et sa femme subvinrent à leurs besoins en commercialisant des sucreries, dont la principale était une friandise turque, le *rahat-loukoum*.

Aussi, la vue du loukoum a-t-elle toujours fait monter les larmes aux yeux de ma grand-mère Chaya. Cette gourmandise collante lui renvoyait l'image de ses affectueux parents travaillant dur au fond de la maison, dans l'odeur sucrée de leur marchandise donnant des haut-le-cœur. Ils espéraient ainsi offrir à leurs enfants un bon départ dans la vie. En fait, leur activité dans le loukoum les a simplement maintenus légèrement au-dessus du seuil de pauvreté. Aux temps difficiles que connut Odessa pendant la Première Guerre mondiale et la révolution bolchévique, le magasin fut toujours approvisionné en sucre rationné, en graines de pavots et en cacahuètes. Ces denrées, transformées en sucreries, sauvèrent la famille de la famine qui faisait rage dans la ville.

Les cinq enfants reçurent une éducation classique en russe et en hébreu dans l'excellent système éducatif d'Odessa. Chaya-Gittel, née la même année où mourut Théodore Herzl, était si fière quand les gens lui disaient que son père ressemblait énormément au grand visionnaire politique juif. Comme Herzl, Nachoum était un bel homme à la barbe noire fournie, avec des yeux de braise surmontés d'épais sourcils. Chaya-Gittel, connue sous le nom de Clara au lycée, admirait son père qui le lui rendait bien. Elle était la prunelle de ses yeux, la plus jeune de ses enfants et la seule qui avait appris à jouer du violon. Chaya avait un réel talent. Aussi, son père fut des plus heureux quand elle fit ses débuts avec succès comme soliste dans un concert amateur.

Ses deux parents pleurèrent amèrement en se séparant d'elle en 1925 quand elle quitta Odessa, embarquant pour Jaffa en Palestine. Ils ne la revirent jamais. Elle leur écrivit très peu, sans doute parce qu'elle n'avait guère de bonnes nouvelles à leur transmettre. En effet, peu de temps après son arrivée en Eretz-Israël, Chaya-Gittel qui avait difficilement appris à faire cuire une omelette, subsistait chichement comme aide-ménagère avec un enfant à charge. Dans les emplois domestiques à l'époque, les diplômées de l'université d'Odessa comme *Savta* Chaya se retrouvaient en concurrence avec les femmes arabes et yéménites. L'une d'entre elles était mon autre grand-mère, Miriam.

\* \*

Mon père, né en 1924, se révolta pour la première fois contre la religion juive à l'âge de huit ans, soit près de quarante ans après la mutinerie pour la musique de son beau-père ukrainien. Le châtement fut identique

comme on pouvait l'imaginer : être battu sauvagement. Troisième enfant de la famille, il vivait avec ses parents dans un modeste logement loué à un propriétaire arabe, dans une banlieue de Tel-Aviv appelée Kerem haTeimanim, le "vignoble des Yéménites", à la lisière nord du quartier Manshia à Jaffa. Quand il eut trois ans, on l'envoya, selon la coutume, étudier avec un "*mori*" (un maître d'études yéménite) dans un *cheder*. Le *mori* n'avait qu'un seul livre pour tous ses élèves. Les enfants, assis en cercle autour de la table, devaient apprendre à reconnaître les lettres à l'envers s'il leur arrivait d'être assis en face du maître.

Les élèves ayant fini le *cheder* (un équivalent de la maternelle pour cette époque) allaient ensuite à l'école yéménite, rue Kalisher, à côté de l'actuel souk HaKarmel de Tel-Aviv. La deuxième année, le maître d'école annonça à David et Miriam, parents fiers du jeune Moshé que le talentueux fils venait d'être promu de manière extraordinaire. Il allait devenir membre du meilleur établissement d'éducation religieuse de la ville, le *Talmud Tora* ashkénaze de l'avenue Rothschild.

Je suppose que quelque bureaucrate bien intentionné avait décidé une sorte d'expérience d'intégration pour de jeunes et brillants yéménites dans le système éducatif des années trente. Il se passa quelque chose au *Talmud Tora*. Mon père avait l'habitude de me dire qu'il ne se souvenait de rien. *Savta* Miriam, en revanche, aimait beaucoup rappeler cet épisode de l'histoire familiale. En effet, le jeune Moshé rentra un jour furieux de l'école, pleurant à chaudes larmes. Refusant de répondre aux questions anxieuses de sa mère, il lui déroba ses ciseaux de couture et dans les secondes qui suivirent, sans que personne put intervenir, il coupa les longues papillotes (*peot* ou *peyes harosh*) encadrant son visage, dans le style juif pieux le plus pur.

« *Je l'ai battu jusqu'à ce que je n'en puisse plus* », me confessa *Savta* plusieurs années plus tard, amusée et rétrospectivement fière de son obstiné de fils. « *Lorsque son père revint du travail et apprit ce qui s'était passé, il le corrigea encore plus durement. Son frère aîné Israël aussi lui infligea des sévices, mais rien n'y fit. Moshé répétait avec opiniâtreté qu'il ne remettrait jamais les pieds dans cette école. Il ne donna aucune explication. Il ne faisait que pleurer en disant que tous ces adoukim (extrêmement religieux) étaient des voleurs!* »

Le jeune Moshé reprit finalement le chemin de Kalisher et à la fin de la huitième classe, on lui prédisait un futur prometteur comme rabbin. Cependant, il préféra commencer à travailler dès l'âge de quatorze ans

et s'adapta très facilement à la compagnie de ces jeunes travailleurs laïcs qui étaient comme lui fils d'immigrants pauvres. Comme ce groupe passait le plus clair de son temps sur la plage, ils se nommèrent eux-mêmes la Société pour l'amélioration de la mer (Shippour hayam). Quand le Palmach (les troupes d'élite de la Hagana) fut créé, le groupe fut enrôlé en bloc dans la compagnie de Tel-Aviv et envoyé pour un long entraînement dans les forêts de Ben Shemen. Mon père, qui avait alors seize ans, était un des plus jeunes du groupe. Ses amis du Shippour hayam lui ont fêté son quatre-vingtième anniversaire en 2004. Les quelques-uns qui lui survécurent nous ont rendu visite lors de la *shiva* après sa mort en 2009, quelques semaines avant ses quatre-vingt-six ans.

La majorité des frères et sœurs de mon père ont aussi choisi des carrières hors des circuits religieux mais d'une manière moins dramatique. Le plus jeune, mon oncle Yitzchak se souvient que son frère Abraham a simplement retiré sa kippa un jour où il montait sur sa bicyclette. Ce geste suffit pour engager le changement nécessaire. Yitzchak devint actif dans le Mouvement de la jeunesse socialiste. Dans les années cinquante, lorsqu'il eût l'âge de la conscription dans la nouvelle armée israélienne, il rejoignit un *kibboutz* avec un groupe d'amis du mouvement de jeunesse. Aujourd'hui encore, il évoque avec beaucoup de plaisir cette période de sa vie.

Les activistes de maintenant pour la cause des communautés ethniques et religieuses sont extrêmement furieux de ce qui a été fait aux Yéménites, Marocains et autres enfants d'immigrants au début des années cinquante. En effet, ceux-ci furent envoyés dans des *kibboutzim*. Là-bas, on leur coupa les papillotes, leur fit ôter la kippa et leur offrit de la nourriture non casher pour la première fois de leur vie. Critiquer cette transformation forcée et abrupte semble justifié. Ces enfants, confrontés à ce nouveau pays, auraient sans doute compris par eux-mêmes qu'il était préférable de faire du vélo et jouer au football pendant le *shabbat* plutôt que passer ce jour saint enfermé à la synagogue. Je mets au défi quiconque de me trouver une seule femme yéménite qui ne serait pas heureuse d'apprendre à lire et écrire, à l'encontre de ses ancêtres maintenues dans l'illettrisme à cause d'une éducation de style traditionnel, comme ma grand-mère Miriam.

\* \*

La plupart des Juifs laïcs, qu'ils vivent en Israël ou à l'étranger, quelles que soient leurs origines, seraient capables de dire quand dans leur histoire familiale le mode de vie religieux fut abandonné. Tous, nous sommes issus de milieux juifs ultrareligieux. Selon un processus naturel, ceux qui nous ont précédés ont décidé que cet environnement religieux ne s'accordait pas avec leurs besoins dans l'existence. L'éducation religieuse a donc pour tâche principale de mettre un terme à cette sécularisation. Le plus souvent, elle y réussit bien et maintient les fidèles sous le boisseau. Parfois, certains d'entre eux ne le supportent pas et les conséquences sont tragiques.

Dans *Lean* ("Vers où?")<sup>2</sup>, une nouvelle autobiographique passionnante, le talentueux Mordechai Zeev Feierberg raconte la vie ennuyeuse et suffocante dans une *shoule* juive vers 1870 quelque part en Europe de l'Est. À travers cette histoire pleine d'émotions, mais qui ne fait pas de sentiment, on peut tout apprendre au sujet du monde juif que nos familles ont connu dans le passé et qu'elles ont abandonné. Dans *Lean*, Feierberg décrit avec éclat l'impasse dans laquelle se trouvent les jeunes gens qui ont suivi l'éducation traditionnelle. Le jeune protagoniste Nachman est enragé par le régime intellectuel qui lui est imposé : l'étude étouffante des anciennes écritures et rien d'autre. Il brûle d'envie d'avoir une réelle connaissance du monde qui l'entoure et aspire à une vie saine en harmonie avec la nature. « *Je ne veux pas être un gardien de cimetières... je veux vivre, vivre comme n'importe quel homme! Je ne veux pas être enterré vivant* », s'écrie-t-il dans un fervent monologue intérieur. Néanmoins enfermé dans l'amour pour son père, le vieux rabbin, et se sentant obligé d'être loyal à la tradition juive, le jeune homme est incapable de déserrer le destin qui lui est dévolu. Ses atermoiements internes finissent par le conduire à la folie puis à une fin prématurée.

Feierberg, l'auteur, est décédé en 1899 à l'âge de vingt-quatre ans, peu de temps avant qu'Ahad haAm<sup>3</sup> ait publié son chef-d'œuvre. Au cours des années cinquante et soixante, on n'encourageait pas la jeunesse israélienne à éprouver de la nostalgie pour le monde juif que

2. Pour les éditions les plus récentes, voir Dvir, éditeurs, Tel-Aviv (en hébreu).

3. Pseudonyme d'Asher Tzvi Hirsch Ginsberg, journaliste, philosophe et éditeur (1856-1927).